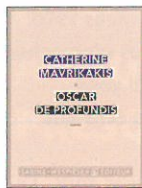




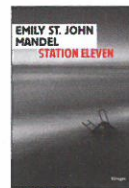
De profundis,
EMMANUELLE
PIROTTE,
éd. du
Cherche midi,
286 p., 17 €.



Fraternels,
VINCENT
BOREL,
éd. Sabine
Wespieser,
554 p., 26 €.



**Oscar de
Profundis**,
CATHERINE
MAVRIKAKIS,
éd. Sabine
Wespieser,
304 p., 21 €.



Station Eleven,
EMILY ST. JOHN
MANDEL, traduit
de l'anglais
(Canada) par
Gérard de Chergé,
éd. Rivages,
478 p., 22 €.

Romans post-apocalyptiques

Tels les cavaliers de la fin du monde, quatre récits sur des lendemains qui déchantent chevauchent la fiction pour sonder nos peurs et ausculter les maux de nos sociétés en crise.

Par **Camille Thomine**

La fin du monde serait-elle à notre porte ? Longtemps tenue dans l'ombre des œuvres d'Orwell et de Bradbury puis aux marges d'un cinéma et de séries profus, la littérature apocalyptique connaît une nouvelle poussée, favorisée par les convulsions d'une époque généreuse en crises, attentats, naufrages, -ismes et miasmes en tout genre. En 2007, déjà, Céline Minard traçait le carnet délirant du dernier humain (*Le Dernier Monde*). Puis ce fut au tour de Blainville Le Callet et sa *Ballade de Lila K*, de François Dominique avec le soliloque poétique de *Solène*, ou de Julien Péluchon et son farcesque *Pok et Kok*. À l'automne 2015, Olivier Demangel peignait la marche d'une horde déshumanisée dans l'étrange *111*, et Vincent Message programmat en 2016 la *Défaite des maîtres et possesseurs*, à savoir les hommes, dans un remarquable conte philosophique. À ces divers romans des lendemains qui déchantent – dont certains frayaient avec les codes de la science-fiction sans tout à fait s'y inscrire – s'ajoutent désormais quatre autres, parus en cette rentrée. Curieusement, deux d'entre eux résonnent jusque dans leurs titres, et tous adoptent le cataclysme épidémique comme toile de fond. Si le motif contagieux n'apparaît qu'en seconde partie du très dense *Fraternels* de Vincent Borel, il fournit en revanche le point de départ de *De profundis*, où Ebola III contraint les Bruxellois au crématorium ou à l'exode rural ; de *Station Eleven*, traversé

par une fulgurante « grippe de Géorgie » délestant le globe de 99 % de sa population ; et d'*Oscar de Profundis*, situé dans un Montréal nécrosé par la « maladie noire », dont les victimes finissent mains et visages calcinés.

Dans *De profundis*, signé Emmanuelle Pirotte, la pragmatique Roxanne vivote en recelant des remèdes frelatés, dissimulée sous un niqab. Lorsqu'elle hérite de Stella, une fillette étrange, abandonnée jusqu'ici à son riche ex-mari, elle se résout à fuir pour Sainte-Fontaine, le lieu-dit de l'enfance, perdu en pleine forêt. Chez Emily Saint John Mandel (*Station Eleven*), le temps d'incubation bat tous les records : ce qui s'ouvrait comme une comédie dramatique (un spectateur de théâtre tente de secourir un comédien pris de malaise puis médite sur l'échec de son couple) tourne à la catastrophe dès les premiers symptômes. Vingt pages et vingt ans plus tard, nous voilà projetés par 41 °C sur une route à la McCarthy, sur les pas sans fin d'une troupe itinérante en lambeaux. Quant au « mal noir » imaginé par Catherine Mavrikakis, son premier effet est d'accuser le gouffre entre deux mondes antagonistes : d'un côté, la miséreuse « gueusaille », organisée en grappes rivales et première cible de l'épidémie ; de l'autre, l'opulent dandy toxicomane Oscar de Profundis, rock star saturnienne entre Marilyn Manson et le Saint Laurent de Bonello, choyé par sa cour et les bons soins de l'État mondial.



À Minamisōma, préfecture de Fukushima (côte est du Japon), un vieil homme recherche des corps après l'accident nucléaire du 11 mars 2011.

À la circonstance pandémique, Vincent Borel préfère une combinaison de sinistres climatique, électrique, sanitaire et technologique. Ouvert sur l'esplanade de La Défense, où l'héritier François Joseph de La Fistinière se *self-filme* en train d'uriner, le livre se poursuit à Cuzco, soudain transfiguré par une rafale de neige, d'accordéons et de chants quechuas. Un grand écart de ton, lieu et temps qui annonce l'ébouriffant rythme du livre tout entier, mené tambour battant de Marseille à l'Hindou Kouch et des légendes chamanes à la mythologie *geek*. Dans un monde divisé par une deuxième guerre froide, où les Asiatiques se gavent de terres lunaires tandis que le géant « Opié » lance simultanément son propre Soleil et l'Ifon 12 (directement connecté aux nerfs humains), les fanatismes de tous bords briguent le devant de la scène. Mais, à la figure du président-directeur d'Opié – prêtre raté reconverti en pape de la mise à pied – s'oppose heureusement celle du tendre Yakut, fils de communistes devenu un célèbre imam gay, prêchant pour un djihad aphrodisiaque contre la « mygale » du Califat noir. Dans ce livre comme dans tous les autres, la fin du monde s'accompagne d'une flambée d'intégrisme. Chez Emmanuelle Pirotte, la « Cavalerie de

L'époque est généreuse en crises, attentats, naufrages.

l'Apocalypse » – Ku Klux Klan mâtiné de Tolkien – s'oppose à des Frères de l'Islam grimés en janissaires de Soliman ainsi qu'à une bande de skinheads dits « Adorateurs de la Mort ». Chez Catherine Mavrikakis, c'est le culte à paillettes d'Oscar de Profundis, sorte de Christ obscène mondialement adulé, qui tient lieu de religion. Enfin, les terres arides dépeintes par Emily Saint John Mandel accueillent, entre autres sectes, la folie sanguinaire d'un glaçant prophète, persuadé d'avoir réchappé au marasme pour porter la Lumière sur quelques « élus ».

Comme toujours avec la littérature postapocalyptique, les fantasmes catastrophiques forment un bon baromètre des inquiétudes actuelles et une mise en garde contre les dérives attendantes. Ici sont particulièrement visés

le mythe de la vie éternelle, la spéculation sur les désastres écologiques ou la rapacité de ces grandes firmes qui transforment le monde en gruyère. Où Emily Saint John Mandel s'inquiète du « somnambulisme » de l'âge adulte, du règne de l'effet et de l'indifférence, Emmanuelle Pirotte épingle l'amertume du sexe virtuel, les idéaux bio *fair-trade* des bobos et la persistance à toute épreuve des préjugés sexistes. Et tandis que Catherine Mavrikakis >>>

le mythe de la vie éternelle, la spéculation sur les désastres écologiques ou la rapacité de ces grandes firmes qui transforment le monde en gruyère. Où Emily Saint John Mandel s'inquiète du « somnambulisme » de l'âge adulte, du règne de l'effet et de l'indifférence, Emmanuelle Pirotte épingle l'amertume du sexe virtuel, les idéaux bio *fair-trade* des bobos et la persistance à toute épreuve des préjugés sexistes. Et tandis que Catherine Mavrikakis >>>

>>> règle ses comptes avec le capitalisme sauvage, l'état d'urgence complice et la toute-puissance des faux-semblants, Vincent Borel caricature la comédie relationnelle de Siri, les ratés de la « restauration chirurgicale » et l'hyper surveillance du monde de l'entreprise. Tous pointent du doigt les ridicules de la novlangue (« cas-cader une information », « briefer » quelqu'un, « fiter dans le moule »...); tous s'amusent de l'addiction malade aux technologies, et tous prédisent à l'humanité une forme d'errance sans fin : pérégrination contrainte et cruelle, exposant les marcheurs à la faim, au froid et à la haine d'autrui, dont la description évoque souvent le sort bien actuel de tant de réfugiés.

Autre invariant des récits crépusculaires : le frottement du monde de demain à celui de nos ancêtres – ce retour à l'archaïque qui, depuis la régression barbare du *Ravage* de Barjavel jusqu'au prologue primate du 2001 de Kubrick, ne cesse de hanter l'imaginaire de l'anticipation. Dans *Fraternels*, Vincent Borel consacre plusieurs chapitres à « l'inversion horlogère », au « temps retourné », ainsi qu'à la joyeuse poche de survivance d'une ZAD, « zone à démystifier » ou à « démocratiser », gardienne du savoir-faire et des livres papier et revenue au troc et à la débroussailluse. Dans *De profundis*, les caprices du ciel rappellent encore « l'origine du monde autant que son agonie » tandis qu'Ebola III mime une nouvelle « peste noire » et que les massacres claniques ressemblent à des mystères médiévaux. La référence à Barjavel semble transparente : comme François Deschamps quittait Paris pour retourner à la terre provençale de son enfance, Roxanne et sa fille découvrent le silence d'une mesure familiale où elles réapprennent le bêchage, la toilette au gant et le charme des toiles d'araignée. Dans le roman montréalais, cette résurgence du passé est portée par le personnage très fin-de-siècle d'Oscar. Admirateur de Wagner, de Baudelaire et de Des Esseintes, il se révèle un francophone convaincu, malgré le ravalement de la langue au statut de dialecte et un grand collectionneur de films désuets, livres poussiéreux et tombes célèbres depuis qu'un nécessaire gain de place impose la numérisation du patrimoine et la crémation généralisées.

L'apocalypse, on le voit, se révèle avant tout une formidable machine à fiction : se placer hors du temps, c'est laisser libre champ à un imaginaire en ébullition, comme le suggère le livre d'Emmanuelle Pirotte, où se ressent le plaisir de l'écrivain à tresser les clins d'œil les plus éclectiques à Perrault et au conte fantastique en passant par *Star Wars* et *L'Exorciste*. Ce cocktail débridé n'est-il pas le plus apte à dire « l'aberrante réalité du monde et les éventuels mystères surnaturels qui le peuplent » ? C'est en tout cas la même confiance en la fiction qui habite l'œuvre de Vincent Borel dont les développements tous azimuts semblent imiter le réseau tentaculaire d'Opéi-Apple. Puisqu'un avenir aussi désastreux est par définition impensable, donnons-nous-en à cœur joie : inconcevable pour inconcevable, l'écrivain se jette dans tous les possibles, tous

les rebondissements et toutes les géographies, accumulant les personnages de toutes origines et confessions (l'émir mécène, la gamine kète (1), le Soviétique mutant...) pour jubiler jusqu'à plus soif de cette cour de jeu renouvelée.

Dans les romans nord-américains, enfin (*Oscar de Profundis* et *Station Elven*), l'inscription du désastre dans l'univers du show et du spectacle met ingénieusement en abyme la fragile partition entre réel et fiction. Entre ce que l'on croyait impossible et ce qui arrive vraiment. Le choix du monde luxueux et artificiel des rock stars facilite la réflexion de Catherine Mavrikakis sur les idées de factice, de rumeur et de théorie du complot, tandis que la construction du roman d'Emily Saint John Mandel, laquelle multiplie les va-et-vient entre le monde d'hier (c'est-à-dire le nôtre, celui où un grand acteur joue Shakespeare à l'Elgin Theatre de Toronto) et celui d'après la catastrophe, souligne la démarcation. Sur cette scène frappée d'irréalité par le fléau, les personnages entrent et sortent un par un à la manière d'une tragédie. Dans les chapitres situés au début du XXI^e siècle, la comédie sociale de nos vies d'emprunts et la difficulté qu'éprouve le comédien Arthur Leander à dissocier vie et théâtre concourent, par contraste, à rendre plus vraie que nature

la postapocalypse. En l'an 20 après l'épidémie, les survivants n'auront de cesse de se remémorer les *comics* futuristes, épisodes de *Star Trek* et autres créations antédiluviennes sur la fin du monde. Un rappel qui, en même temps qu'il ouvre une habile réflexion sur le genre postapocalyptique, permet de creuser l'écart entre le désastre effectif et ce que l'ancien

monde (le nôtre) nommait à la légère « cataclysm », « mécanisme de survie » ou « abîme affranchissable ».

Et c'est sans doute ce décalage sensible, ce retour étonné sur le monde tel que nous le connaissons, qui fait de ce livre le plus réussi de la sélection. À rebours du parti pris majoritairement ironique des trois autres textes (la survivance du *Canard enchaîné* au marasme, chez Vincent Borel, en est le signe), celui-ci réussit le pari de l'émotion. Tandis qu'elle demeure pudique chez Pirotte, Borel et Mavrikakis, où elle n'affleure que dans la chaleur fugitive d'un regard, d'un geste empathique ou d'un instant de communion, cette émotion s'élargit chez Emily Saint John Mandel en un vibrant hommage aux petits riens de notre époque. Le texte renoue ainsi aux sources mêmes du mot apocalypse, lequel suggère en grec un dévoilement, une révélation par laquelle le réel prendrait un sens nouveau. Dans les écoles, maisons et aéroports abandonnés que les rôdeurs visitent bien après l'épidémie; dans les films mentaux qu'ils s'inventent à partir de souvenirs confus, c'est tout notre monde qui ressurgit sous une lumière neuve – un monde de miracles bien fragiles, au fond, qui nous entourent sans qu'on ne les perçoive plus : le cou iridescent d'un pigeon, le pollen flottant dans l'air, la lumière jaillissant d'un geste ou la beauté improbable d'un vol d'avion. ●

(1) Les Kètes sont l'un des peuples dits « paléo-sibériens ».

La fin du monde se révèle avant tout une formidable machine à fiction.